

LA RECHERCHE MYSTIQUE DU SAVOIR

Que peut-on entendre par « recherche mystique du savoir » ? Un fait, bien connu des spécialistes, nous permettra, en précisant notre pensée, de donner l'idée générale de cette étude. Alors que nos ingénieurs des mines sont obligés de forer des puits, il suffit à certains intuitifs de considérer les plantes d'une région pour connaître la nature du sous-sol, s'il contient de l'or, de l'étain et à quelle profondeur.

Cette connaissance spontanée, il semble qu'elle soit le but vers lequel tend la science. Dans l'étude de la matière, les anciens sages prétendaient prouver que la substance pondérable est une, qu'elle est vivante et que, par suite, toutes ses modalités sont transformables les unes dans les autres. Ils apercevaient dans le minéral, dans le végétal et dans l'animal la réaction réciproque de trois principes dynamiques qu'ils nommaient Soufre, Sel et Mercure. Le Soufre est la puissance spécifique qui fait dissemblables la molécule d'hydrogène et la molécule d'oxygène et qui du gland fait naître un chêne et non un peuplier. Le Sel est la force attractive qui autour du germe spécifique apporte de la matière pondérable. Le Mercure est la force végétative qui mûrit le minerai dans les entrailles de la terre, fait pousser la plante et se développer l'ovule.

Cette identité de principes dans les trois règnes ouvre sans doute la porte aux imaginations les plus téméraires ; mais quel biologiste, penché sur ses éprouvettes, n'a pas rêvé à la parthénogénèse et à la possibilité de rendre tangible l'intervalle mystérieux qui sépare les espèces simples de la pierre, de la plante ou de la bête ? L'état actuel de la chimie ne permet plus de sourire aux mots de pierre philosophale, d'élixir de longue vie et d'homunculus, et si les Flamels ne sont pas légion dans l'histoire de la science, il n'en reste pas moins qu'un savant qui recommencerait leurs expériences avec toutes les commodités de l'outillage perfectionné de nos laboratoires

– tout en respectant les recommandations des Basile Valentin et des Philalèthe – arriverait certainement à d'intéressants résultats.

Les découvertes de la physique moderne concernant les états impondérables de la matière ne sont qu'une résurrection de la physique des anciens temples. La Tradition parle à chaque page de fluides et de diverses catégories d'éthers, et il paraît infiniment probable que les prêtres égyptiens, Moïse et d'autres encore maniaient l'électricité. Toute notre énergétique est contenue dans les ouvrages de Boëhme, le cordonnier visionnaire.

Enfin, dans l'ordre des sciences naturelles, la doctrine antédiluvienne des correspondances, base des cultes orientaux et de la magie cérémonielle, a reçu son application la plus utile dans la pratique de la médecine spagirique. L'opothérapie est employée depuis toujours par les guérisseurs populaires et c'est devenu un lieu commun de rappeler Paracelse à propos de Hahnemann.

*
* *

Tout ceci, dira-t-on, est bien hypothétique. Mais l'hypothèse n'est-elle pas un des éléments de la science ?

La science officielle pensait tirer de la seule expérience les vérités qu'elle énonçait. Elle se livrait à des expérimentations, établissait des faits, les contrôlait, puis de l'ensemble de ces faits contrôlés induisait la loi générale. Mais elle a dû convenir qu'avant les expériences il y a l'hypothèse. Ainsi, lorsque Pasteur a formulé la théorie microbienne, c'était assurément en se fondant sur les données expérimentales qui lui avaient prouvé que la génération spontanée n'existe pas ; mais il l'avait pressentie tout d'abord, il avait conçu l'hypothèse qu'il devait vérifier par la suite. Voilà pourquoi il disait : « Les hypothèses, nous les brassons à la pelle dans nos laboratoires. » Et Henri Poincaré, qui était hier encore le plus grand mathématicien de notre époque, a écrit dans *la Science et l'Hypothèse* : « Expérimenter sans idée préconçue, ce n'est pas possible ; non seulement ce serait rendre toute expérience stérile, mais on le voudrait qu'on ne le pourrait pas ». En effet, une bonne expérience est celle qui ne se contente pas de faire connaître un fait isolé, mais qui permet de prévoir, c'est-à-dire de généraliser, car sans

généralisation il n'y a pas de prévision. Or, « toute généralisation est une hypothèse ». L'hypothèse donc se trouve avant l'expérience pour la guider et après l'expérience pour l'exprimer.

Insistons sur ce point. Dans son ouvrage *la Valeur de la Science*, Henri Poincaré déclare que ce que la science peut atteindre, c'est non pas la véritable nature des choses, mais seulement les rapports entre les choses. Toutefois ces rapports ne sont pas les mêmes pour le savant et pour l'ignorant, mais si l'ignorant ne les voit pas tout de suite, le savant peut arriver à les lui faire voir par une série d'expériences et de raisonnements, parce qu'il y a des points sur lesquels tous ceux qui sont au courant des expériences faites peuvent se mettre d'accord. D'autre part, à ceux qui déclarent que la science est une construction éphémère parce que les théories succèdent aux théories, l'illustre mathématicien répond qu'en réalité ce qui succombe, ce sont les théories proprement dites, celles qui prétendent nous apprendre ce que sont les choses, mais que si l'une d'elles a fait connaître un rapport vrai, ce rapport est acquis et on le retrouvera, sous un déguisement nouveau, dans les autres théories qui viendront successivement régner à sa place.

H. Poincaré va plus loin encore et, reprenant une pensée développée dans *la Science et l'Hypothèse*, il déclare : « Ces deux propositions : la terre tourne et il est plus commode de supposer que la terre tourne, ont un seul et même sens. » Et il montre qu'en effet l'hypothèse de la rotation de la terre est plus *commode* que l'hypothèse inverse, parce qu'elle met en évidence un plus grand nombre de rapports vrais que celle-ci. N'est-ce pas d'ailleurs un lieu commun des spéculations de la philosophie scientifique que cette proposition : *Tout se passe comme si* la terre tournait ?

*
* *

Transportons ces principes dans le domaine qui nous occupe. Nous sommes fondés à dire que, ne verrait-on dans la Tradition qu'un vaste magasin d'hypothèses, il serait utile de l'étudier à fond. Et nous sommes autorisés, en face des hypothèses de la science officielle, à poser les hypothèses de ce que nous pourrions appeler

provisoirement « la science d'intuition » et dont voici le résumé.

D'abord que tout, même les entités intellectuelles, naît, vit, meurt et se modifie sans cesse ;

ensuite que toutes les parties de l'Univers sont reliées les unes aux autres, qu'elles se correspondent, qu'ébranler l'une d'elles en ébranle des centaines d'autres ;

que tout est matériel ou, si l'on veut, substantiel ; tout a une forme, tout se situe dans un moment du temps, dans un point de l'espace ;

enfin qu'entre l'état pur de la Force, du Mouvement – l'Esprit – et l'état pur de la Substance, de l'Inertie – la Matière –, dans les variétés infinies des combinaisons, l'une d'elles exprime toujours, spontanément, par ses formes et ses diverses propriétés, la combinaison qui lui est immédiatement supérieure et s'exprime elle-même dans la combinaison qui la suit immédiatement.

Nous aboutissons ainsi non pas à une encyclopédie ni à une synchrèse, mais à une synthèse, c'est-à-dire à un organisme intellectuel équilibré, harmonieux et mobile où les sciences, les philosophies, les religions, les créatures, les milieux et les volontés se placent dans une dépendance réciproque, chacune des parties présentant l'image du tout, de même que l'homme contient le résumé des fonctions cosmiques.

Il est à peine besoin d'ajouter que ce dernier degré du Savoir ne peut pas rester purement intellectuel ; il demande une mise en œuvre de facultés psychiques tout-à-fait différentes de celles de la somnambule ou du magnétiseur. Les facultés divinatoires, si incertaines, si artificielles, font place à la vision directe, sans le secours d'aucun instrument ni d'aucun excitant, dans le monde des causes premières, pour employer le langage de Porphyre, ou Royaume de Dieu ; et les pouvoirs magnétiques disparaissent dans l'exercice de la théurgie qui est proprement « l'action avec Dieu » : la prière vivifiée par le sacrifice.

D'ailleurs, la connaissance intégrale ne peut pas se contenter des progrès que lui fera faire la seule méthode expérimentale. Tout d'abord, la matière même de ses phénomènes est tout-à-fait ignorée des savants positivistes, dont la plupart doutent encore de son existence ; les conditions d'observation et surtout de production de ces phénomènes sont aussi peu connues ;

l'expérimentateur influe involontairement et inconsciemment sur les manifestations qu'il observe ; enfin il se peut que des agents extrahumains coopèrent à la production de ces phénomènes ¹. Théoriquement donc, il faudra une longue suite de siècles pour isoler, cataloguer et maîtriser ces quatre séries de facteurs. Pourquoi ne pas essayer de plus rapides progrès en employant cette méthode mixte de l'hypothèse vérifiable par l'expérience que nous voyons utilisée aux principes mêmes de la plus exacte des sciences : la mathématique ?

D'autre part, avec sa doctrine des états inconnus de la matière, selon laquelle les activités sensorielles, animiques, intellectuelles, magnétiques, thaumaturgiques, volontaires seraient les gestes, si l'on ose dire, d'organismes invisibles, évoluant dans des espaces non euclidiens et empruntés, pour un temps, à des plans objectifs et suprasensibles du Cosmos, la Science des anciens sages résout toutes les difficultés des philosophies de l'École qui obligent leurs auteurs à des acrobaties de raisonnements, s'ils veulent les surmonter. Avant nos évolutionnistes, Malebranche et Descartes, avant eux Socrate, avant celui-ci les Hindous, pour ne prendre dans l'antiquité que les plus vérifiables des systèmes traditionnels, tous ont aperçu ce problème et ceux-là seuls l'ont résolu qui ne s'étaient pas liés au préalable par des a priori axiomatiques.

Émile BESSON.

Paru dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles*
en septembre-octobre 1921.

as-quebec.net

¹ Voir à ce sujet : Görres, Ribet, Sédir, passim.